

l'île de Manaar, pour commander la communication de Ceylan avec le continent, et protéger la pêche des perles qui a lieu dans la baie de Condatchy, située à quatre lieues plus au sud.

La côte qui entoure cette baie n'offre qu'un terrain sablonneux et aride; un petit nombre de huttes misérables sont éparses sur cette plage à quelque distance des forêts. A la saison de la pêche, tout change d'aspect, tout s'anime. Une multitude de petits navires se réunissent dans la baie. Le rivage se couvre d'une foule d'hommes accourus de toutes les parties de l'Inde; ils offrent une diversité singulière de teint, de langages, de costumes, de mœurs. Le mouvement continuel de ces hommes, le grand nombre de tentes et de cabanes levées à la hâte, et dont chacune a sa boutique, la quantité de barques qui, l'après-midi, reviennent de la pêche, et dont plusieurs rapportent des richesses, l'inquiétude peinte sur la physionomie de leurs propriétaires, lorsqu'elles approchent de la côte, l'empressement avec lequel ils courent à leur rencontre dans l'espoir d'y trouver une cargaison précieuse; le nombre prodigieux de joailliers, de courtiers, de marchands de différents pays, tous occupés du commerce des perles, ceux-ci les séparant et les assortissant, ceux-là les pesant, d'autres en calculant la valeur, d'autres les perçant; cet ensemble de détails annonce l'import-

tance des opérations dont tout ce monde est occupé.

La baie de Condatchy est le rendez-vous le plus central pour les bateaux qui sont employés à la pêche des perles. Les bancs sur lesquels elle a lieu occupent un espace de 10 lieues du nord au sud, et de 8 lieues de l'est à l'ouest dans la baie de Manaar. Le principal est vis-à-vis de Condatchy. Avant de commencer la pêche, on fait examiner l'état des divers bancs pour reconnaître celui des huîtres. D'après le rapport que reçoit le gouvernement, il met à l'enchère les bancs sur lesquels il permet la pêche; c'est ordinairement un Hindou qui s'en rend adjudicataire. Quelquefois le gouvernement trouve plus avantageux de faire pêcher pour son compte, et de vendre ensuite les perles aux marchands.

On pense que les huîtres perlières atteignent en sept ans leur état de maturité complet. On leur laisse le temps nécessaire pour acquérir une grosseur raisonnable, et, à cet effet, on divise la pêche en quatre portions que l'on met alternativement en vente; ainsi la pêche peut avoir lieu tous les ans.

La pêche commence en février, et se termine à peu près dans les premiers jours d'avril. Des interruptions de divers genres empêchent que le nombre des jours consacrés à cette opération soit de plus de trente. Si le temps est mauvais et si

avant le terme fixé, il survient des jours orageux, l'adjudicataire obtient, par grâce, quelques jours de plus. Le nombre et la différence des jours de fête qu'observent les plongeurs de nations et de religions différentes, enlèvent beaucoup de temps. La plupart sont des Maravas qui habitent près de Tutocorin, qui sont chrétiens, et ne travaillent pas les dimanches; les autres sont des Hindous qui chôment le jeudi, ou des mahométans qui se reposent le vendredi.

Les bateaux et les petits navires employés à la pêche viennent particulièrement de Tutocorin, de Caracal et de Négapatnam sur la côte de Coromandel, et de Coulang sur la côte de Malabar. Une fois réunis dans la baie de Condatchy, ils y sont comptés, et les propriétaires les louent moyennant un prix qui, suivant les circonstances, varie de cinq cents à huit cents pagodes par bateau. A dix heures du soir un coup de canon tiré d'Arippe, village au nord de la baie, donne le signal du départ; la flotille appareille avec la brise de mer: elle arrive aux bancs avant la pointe du jour: au lever du soleil, on commence à plonger. L'opération dure sans interruption jusque vers midi: la brise qui s'élève alors avertit les pêcheurs de retourner à terre. Dès qu'on a signalé les bateaux, un autre coup de canon annonce leur approche aux propriétaires, toujours plongés

dans une vive inquiétude à cette heure. Dès que les bateaux abordent le rivage, la cargaison est enlevée, parce qu'il faut que le déchargement soit achevé complètement avant la nuit.

Chaque bateau porte vingt hommes et un patron ou tindal: dix hommes sont chargés de ramer et d'aider les plongeurs à remonter. Ceux-ci descendent cinq à la fois au fond de la mer. Lorsque les cinq premiers sont revenus à la surface de l'eau, les autres les remplacent, et, en plongeant ainsi alternativement, ils se donnent le temps de reprendre des forces pour recommencer.

Accoutumés dès leur enfance à plonger, ces hommes n'appréhendent nullement de s'enfoncer dans la mer à la profondeur de quatre à dix brasses (20 à 50 pieds). Lorsqu'un plongeur veut descendre, il saisit, avec les doigts du pied droit, une corde à laquelle est attachée une grosse pierre; des doigts du pied gauche, il prend un filet qui a la forme d'un sac; de la main droite, il se munit d'une corde, et, tenant ses narines bouchées de la gauche, il se laisse entraîner par la grosse pierre au fond de l'eau. Il passe ensuite avec une promptitude extrême à son cou la corde du filet qu'il fait retomber par devant, puis ramasse un aussi grand nombre d'huîtres qu'il le peut, pendant le temps qu'il est capable de rester sous l'eau, et qui est ordinairement de deux minutes. Puis il donne un

signal en tirant la corde qu'il tient de la main droite, et laisse tomber la pierre; on le remonte aussitôt, et on le reçoit dans la barque. Quant à la pierre, on la retire par le moyen de la corde qui y est attachée.

Les efforts que font les plongeurs pendant leur travail sont si violens, que, rentrés dans la barque, ils rendent l'eau, et quelquefois le sang par la bouche, par les oreilles et par les narines; cela ne les empêche pas de redescendre lorsque leur tour revient. Souvent ils descendent dans l'eau quarante à cinquante fois en un jour; chaque fois ils rapportent une centaine d'huîtres. Quelques-uns se frottent le corps avec de l'huile, et se bouchent le nez et les oreilles pour empêcher l'eau d'y pénétrer, d'autres n'usent d'aucune précaution. Quelquefois des plongeurs restent jusqu'à quatre et cinq minutes dans l'eau.

Ce que les plongeurs redoutent le plus, est de rencontrer un requin, tandis qu'ils sont au fond de l'eau. Ce redoutable poisson est très-commun dans les mers de l'Inde; quelques plongeurs sont assez adroits pour l'éviter. La terreur qu'il leur inspire à tous est si grande, et la certitude de lui échapper si faible, que, guidés par la superstition, ils consultent un devin. Celui-ci prescrit au plongeur, suivant sa caste et sa secte, diverses cérémonies préparatoires, dans l'exacte observance

desquelles ce dernier met une confiance imperturbable. Cette crédulité est la même, bien que l'événement soit parfois absolument contraire à la prédiction. Du reste, les avis du jongleur ont pour principal objet la conservation de la santé du plongeur auquel il recommande de ne pas manger avant la pêche et de prendre un bain froid dès qu'il est de retour.

Depuis le matin jusqu'au retour des bateaux, les conjurateurs se tiennent sur le rivage, marmottant continuellement des prières; ils se tortent le corps de plusieurs manières fort étranges, et font des cérémonies auxquelles eux-mêmes ne comprennent rien. Pendant tout ce temps, il faut qu'ils s'abstiennent de boire et de manger, sans quoi leurs oraisons n'auraient aucun effet. Cependant ils font quelquefois trêve à cette abstinence, et prennent tant de toddy, qu'il ne leur est plus possible de s'acquitter de leur ministère.

Souvent des exorcistes accompagnent les plongeurs à la pêche: ceux-ci sont charmés d'avoir leurs protecteurs près d'eux; c'est au contraire une circonstance fâcheuse, parce que l'entière confiance des plongeurs dans l'infailibilité de ces hommes est cause qu'ils s'exposent beaucoup trop, et ne prennent pas toutes les précautions nécessaires. D'ailleurs, les devins ne sont pas dupes de leur art, et en se déplaçant ainsi, ce

n'est pas seulement la sûreté des plongeurs qu'ils ont en vue : leur principal objet est d'escamoter quelque perle de prix. En conséquence, le surveillant de la pêche qui ne l'ignore pas, ne voit un tel voyage qu'avec mécontentement. Néanmoins, il se garde bien de le laisser éclater, et cache même ses soupçons. Ces devins font une excellente récolte, ils sont payés par le gouvernement, et de plus, ils reçoivent des présens des marchands et de ceux que la fortune a favorisés.

Le salaire des plongeurs varie; tantôt on les paye en argent, tantôt on leur abandonne une quantité d'huîtres proportionnée à celles qu'ils prennent; ce dernier mode est le plus généralement adopté; on fait à peu près les mêmes arrangemens avec les propriétaires des bateaux. Quelquefois ceux-ci remettent une somme au principal fermier, afin de pouvoir pêcher pour leur propre compte. Les uns s'enrichissent par ce dernier moyen, les autres perdent considérablement. On fait aussi des loteries qui consistent à acheter un certain nombre d'huîtres encore fermées, et à courir la chance d'y trouver des perles. Les officiers européens et d'autres personnes qui assistent à la pêche, soit à cause de leur service, soit par curiosité, sont passionnés pour cette sorte de jeu.

Les propriétaires de bateaux et les marchands sont exposés à perdre un grand nombre de perles

et les plus belles, pendant que la flotille retourne à terre. Laissées quelque temps en repos, les huîtres s'ouvrent fréquemment d'elles-mêmes. Alors une belle perle s'aperçoit facilement, et avec un brin d'herbe ou de bois on empêche les coquilles de se rapprocher; il ne faut plus ensuite que trouver l'occasion de commettre le vol, et elle peut aisément se présenter. Les hommes que l'on emploie à fouiller dans le corps de l'animal se permettent aussi beaucoup d'infidélités : ils vont même jusqu'à avaler des perles. Lorsque les marchands les en soupçonnent, ils les renferment, leur administrent à forte dose l'émétique et des purgations, au moyen desquels ils recouvrent souvent l'objet volé.

A la sortie du bateau, les huîtres sont emportées par les marchands auxquels elles appartiennent, et déposées dans des trous ou des puits profonds de deux pieds; on les place aussi quelquefois sur de petits espaces carrés entourés d'une palissade. On étend une natte sur la terre, pour que les huîtres ne la touchent pas, puis on les laisse pourrir et dessécher; alors on les ouvre, sans risquer d'endommager la perle, ce qui arriverait si l'on voulait prendre celle-ci lorsque les huîtres sont encore fraîches. Lorsque les écailles sont séparées, on examine l'huître avec attention; il est même d'usage de la faire bouillir,

parce que la perle, quoiqu'on la trouve dans la coquille, est aussi souvent enfermée dans le corps de l'animal.

Les huîtres, dans leur état de putréfaction, répandent une odeur insupportable qui dure longtemps après la fin de la pêche. Elle s'étend à la distance de plusieurs milles autour de Condatchy, et rend toute cette contrée extrêmement désagréable et malsaine, jusqu'à ce que la mousson et les grands vents du sud-ouest aient purifié l'air. Cette puanteur ne peut cependant repousser ceux que l'espoir du gain anime. Plusieurs mois après la saison de la pêche, on voit une foule de gens parcourir, les yeux fixés à terre, le rivage et les emplacements où l'on a fait pourrir les huîtres; quelquefois ils en trouvent une qui les dédommage amplement de leurs peines.

Les perles de la côte de Ceylan sont d'une eau plus blanche que celles du golfe Persique, sur la côte d'Arabie; cependant elles n'ont pas la réputation d'être aussi pures, ni d'une aussi bonne qualité. On pêche aussi des perles près de Tutorcoryn; elles sont inférieures à celles des deux espèces précédentes, elles ont une teinte bleue ou grisâtre.

Les bancs ayant été inconsidérément dépouillés par l'avidité des Hollandais, cette pêche, dans les premiers temps de la possession des Anglais,

ne fut plus si productive qu'elle l'avait été jadis. Après la cannelle, les perles forment la branche de commerce la plus importante de Ceylan. Le grand concours d'étrangers que leur pêche attire dans cette île procure un débouché aux productions du pays.

Le spectacle que présentent à cette époque les mœurs et les costumes des Hindous, est peut-être ce qu'il y a de plus remarquable; l'on peut dire que chaque caste y a ses représentans. Les prêtres hindous et les mendiants de plusieurs autres sectes religieuses causent un tort considérable; car, sans parler de leur extrême fainéantise, ils sont turbulens et insolens. Mais ce ne sont pas les seuls fléaux de cette multitude qui assiste à la pêche; il y vient aussi une foule de jongleurs, de bateleurs, de danseurs et de danseuses, et un grand nombre de misérables qui n'ont d'autre métier que celui de voleurs et de filous qu'ils font avec la plus grande adresse. Il n'est aucun lieu où ils aient autant de facilité de mettre leur dextérité à profit. C'est pourquoi il y accourt des fripons de toutes les parties de l'Inde; toutes les précautions possibles ne suffisent pas pour prévenir leurs vols. Ils ont surtout une telle adresse à tirer la perle de l'huître, et à la mettre en lieu sûr, qu'on n'a pas encore pu découvrir le moyen de les empêcher. Les propriétaires des bateaux et les mar-

chands qui spéculent sur les huîtres, en font extraire les perles par des gens qu'ils louent; pour empêcher ceux-ci d'en dérober, ils ont des hommes de confiance qui les surveillent constamment.

La côte entre Manaar et Colombo ne présente qu'un désert aride, excepté dans les endroits où elle est entrecoupée de djengles; la distance est de cinquante lieues. Dans cet intervalle, Poutallam est remarquable par ses salines. A Nigombo, le pays est plus découvert, et présente un aspect enchanteur; le sol y est partout de la plus grande fertilité. Des rivières nombreuses entrecoupent ces belles plaines; les bosquets délicieux dont elles sont ornées, les haies vives et touffues qui entourent les champs, complètent le charme du tableau.

Nigombo se trouve dans la partie la plus pittoresque, et passe pour le lieu le plus sain de l'île; c'est le plus gros village de Ceylan. Les Hollandais y avaient bâti un fort pour protéger les ouvriers occupés à la récolte de la cannelle. L'embouchure d'un des bras du Mallivaddy forme à Nigombo un petit port très-avantageux pour le commerce avec l'intérieur. La pêche est très-abondante dans le fleuve, les rivières et les lacs voisins.

Au sud de Nigombo, la route devient extrêmement agréable; de belles forêts l'ombragent,

elle est coupée par deux fleuves larges, profonds et rapides et par des rivières moins considérables.

Le fort de Colombo est bâti sur une péninsule qui s'avance dans la mer, position très-avantageuse et très-salubre, puisqu'il est rafraîchi de tous côtés par des brises de mer. La ville est régulière, toutes les maisons sont bien construites, chacune a sur la rue un verandah, ou vaste portique, sous lequel on s'asseoit pour respirer le frais. Outre cet abri, un double rang d'arbres touffus empêche la réverbération du soleil sur les murs qui sont d'une blancheur éblouissante. De même que les villes de l'Inde habitées par les Européens, Colombo a un *pettah*, ou ville noire, où les marchands hindous demeurent. Plusieurs Hollandais y avaient des maisons. Le gouvernement y entretenait un bel hospice pour les orphelins et les enfans des pauvres. Ce bel établissement a été conservé par les Anglais.

Quoique Colombo n'ait qu'une rade ouverte et d'un difficile accès, cependant la richesse des productions de son territoire en a fait un entrepôt de commerce considérable. On y vient charger la cannelle et le poivre; on distille dans les environs beaucoup d'arrac qui s'expédie dans l'Inde; on fabrique à Colombo des cordages de coya ou de fibres de cocotier. Tous les ans, un vaisseau chinois arrive de Canton, avec une cargaison

de thé, de sucre, de confitures sèches, de jambons, de soieries, de velours, de nankin, de parasols, de chapeaux de paille et de toutes sortes de colifichets.

---

## HINDOUSTAN.

---

DEPUIS les vingt dernières années du dix-huitième siècle, un si grand nombre de voyageurs ont parcouru la grande presque île de l'Hindoustan, comprise entre l'Himalaya au nord, les montagnes de l'Aracan et le golfe du Bengale à l'est, la mer des Indes et le cours du Sind à l'ouest, qu'il serait impossible de suivre la marche de chacun d'eux. D'ailleurs, plusieurs d'entre eux ont suivi les mêmes routes et décrit les mêmes choses; on doit donc se borner à présenter le résultat de leurs observations sur ce pays si curieux.

C'est surtout dans les relations de Fr. Buchanam, de lord Valentia, du capitaine Fitz-Glarence, de M<sup>me</sup> Graham, de l'abbé Dubois, missionnaire catholique, de T. D. Broughton, dans les Lettres de Pappi, dans les Recherches asiatiques de la société établie au Bengale, que l'on trouve les renseignements les plus récents sur le vaste pays que nous allons essayer de faire connaître.

L'Hindoustan, cette grande et belle contrée, l'orgueil de l'Asie, et, pour ainsi dire, le jardin